

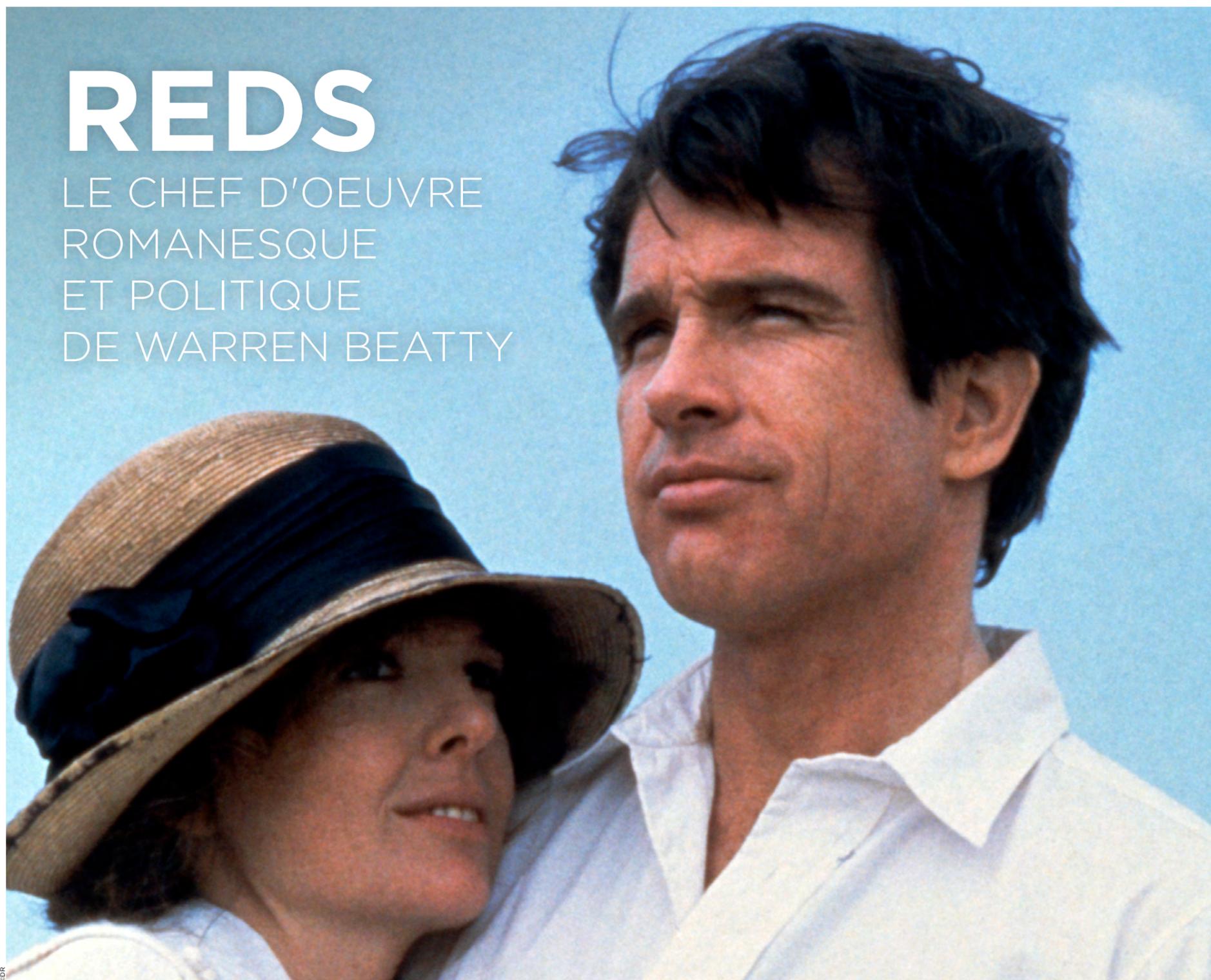
MARDI 18 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2022



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #04



REDS

LE CHEF D'OEUVRE
ROMANESQUE
ET POLITIQUE
DE WARREN BEATTY

©DR
Reds, 1981



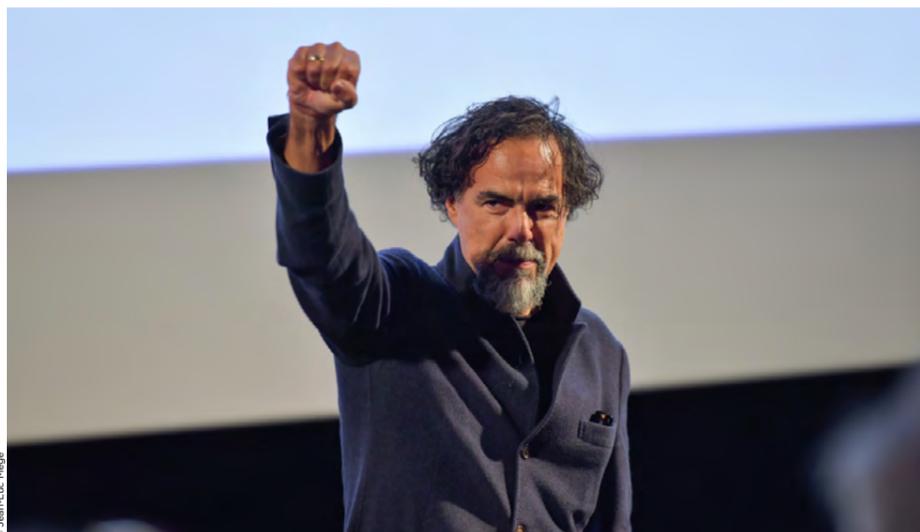
© Loïc Benoit

© Jean-Luc Mège

Rencontres

Nicole Garcia et Lee Chang-dong se sont confiés au public lyonnais

PAGE 2



Ça s'est passé à Lumière

La présence spectaculaire et festive du génial Alejandro González Iñárritu

PAGE 4



IDÉALISME

C'est un film comme le cinéma américain d'aujourd'hui ne pourrait plus en produire, l'obsession d'un acteur-cinéaste au sommet de sa gloire, une épopée romanesque et politique d'une ampleur inégalée. D'ailleurs, quand *Reds* sort enfin au cinéma en décembre 1981, après un an de tournage et deux de plus consacrés au montage, c'est à David Lean qu'on fait référence : une version moderne, ludique, brechtienne et engagée de *Docteur Jivago* ? Il sort surtout après que l'échec de *La Porte du paradis* a semblé sonner le glas du nouvel Hollywood, des projets personnels et ambitieux...

Depuis les années 60, Warren Beatty, démocrate convaincu, proche de Bobby Kennedy puis de Georges McGovern, candidat malheureux à l'élection présidentielle de 1972, rêve d'un film sur John Reed, ce journaliste américain tête brûlée qui couvrit depuis Petrograd la révolution d'octobre 1917, signant un ouvrage devenu classique : *Les Dix Jours qui ébranlèrent le monde*. Le cinéaste soviétique très officiel Sergueï Bondartchouk lui a même proposé le rôle dans une fresque révolutionnaire qu'il préparait en 1969. Beatty a décliné : ce sera son film ou rien.

Une superproduction hollywoodienne sur le bolchévisme ? Warren Beatty y voit aussi à juste titre une magnifique histoire d'amour, celle qui unit John Reed et Louise Bryant, journaliste comme lui, qui l'accompagna dans son voyage en Russie. S'il s'est décidé à interpréter lui-même John Reed (après avoir pensé à Sam Shepard), le rôle féminin sera confié à sa compagne d'alors, Diane Keaton. En 1976, Beatty se met au travail avec

le dramaturge anglais Trevor Griffiths : presque deux ans d'échanges, jusqu'à ce que le scénariste jette l'éponge, lassé du perfectionnisme maniaque du comédien. Celui-ci reprend l'écriture avec la scénariste réalisatrice Elaine May. Enfermée dans des chambres de palaces, elle apporte ce qui manque au premier scénario : l'alchimie amoureuse entre les deux personnages, des aspects de comédie romantique haut-de-gamme.

Car toute la première partie du film est consacrée aux utopistes radicaux, membres du parti socialiste américain, qui entourent le journaliste. Des librepenseurs qui s'opposent à la société corsetée de l'époque et croient à l'amour libre – celui que Louise pratique aussi avec le dramaturge Eugene O'Neill (joué par Jack Nicholson). Idée géniale, qui donne au film sa riche mise en abyme : demander à des témoins de l'époque de raconter, face caméra, les souvenirs de cette jeunesse radicale. Une manière d'ancrer le récit dans une réalité peu connue de l'Amérique, mais aussi de l'incarner avec humour.

Beatty vient de remporter un beau succès avec *Le Ciel peut attendre*, son premier film co-réalisé avec Buck Henry, neuf nominations aux Oscars, une statuette à l'arrivée. La Paramount le suit donc sur *Reds*, moins par conviction que par peur de perdre sa star. Le budget ne cessera de grimper, estimée d'abord à 25 millions de dollars pour finalement coûter presque le double – soit davantage que le film naufragé de Cimino... C'est que la méticulosité entêtée de Beatty retarde le tournage. Il multiplie les prises – parfois plus de cinquante ! – sans pour autant donner de

claires indications aux comédiens – on dit que Nicholson est parfois au bord des larmes. Si l'on ajoute les aléas de la météo (attendre la neige en Finlande où l'équipe a reconstitué Petrograd), le tournage ne cesse de s'allonger, dépassant les trente semaines. Le montage sera une autre paire de manches, vu la quantité de pellicule imprimée.

Et pourtant c'est une grande impression de maîtrise que donne le film terminé. Son propos politique est intelligent et mesuré, montrant assez bien comment l'utopie révolutionnaire est confisquée par l'état-major du parti. Ainsi l'activiste Emma Goldman, expulsée des Etats-Unis vers la Russie (qu'elle fuira finalement en 1921), déplore-t-elle au détour d'un dialogue que « les soviets n'ont plus aucun pouvoir » – le vrai point de bascule de la révolution. Surtout, l'idéologie ne prend jamais le pas sur le charme puissant de la relation entre les deux personnages, souvent marquée par les contrechamps sur le visage Diane Keaton, spectatrice de l'idéalisme voire de la naïveté de son compagnon. Le film commence de façon irrésistible, presque comme une comédie américaine des années trente, avant de basculer lentement vers le mélodrame. Son destin sera mitigé : un box-office insuffisant, et surtout la perte de l'Oscar du meilleur film face aux *Chariots de feu* – oeuvre qui ne manifeste pas la même ambition. Beatty reçoit l'Oscar du meilleur réalisateur, ce qui paraît amplement mérité. Il a signé un film unique et fascinant que les historiens du cinéma américain ont une fâcheuse tendance à oublier. Le découvrir ou le revoir est un plaisir rare.

— Aurélien Ferenczi

C'est un joli nom, Camarade !

Comment Warren Beatty a imposé aux producteurs hollywoodiens une fresque sur la révolution bolchévique : *Reds*, une épopée intime à la fabrication tumultueuse.

SÉANCES

- Reds de Warren Beatty (1981, 3h15)
- > INSTITUT LUMIÈRE Mardi 18 octobre, 20h15
- > COMOEDIA Mercredi 19 octobre, 14h15
- > PATHÉ BELLECOUR Jeudi 20 octobre, 14h30
- > UGC CONFLUENCE Vendredi 21 octobre, 20h30

CONVERSATION

« Quand Alain Resnais m'a appelée pour jouer dans *Mon oncle d'Amérique*, j'ai cru à une blague ! »



Rencontre émouvante, drôle et sincère, avec l'actrice-réalisatrice **Nicole Garcia**.

SON PREMIER SOUVENIR DE CINÉMA

Dans les cours de catéchisme que je suivais enfant à Oran, on nous a montré *Marcelino pan y vino* de Ladislao Vajda. C'est le premier film que j'ai vu. Je me souviens particulièrement de la scène où le petit orphelin s'adresse à Jésus et où l'on voit la main du Christ se tendre vers l'enfant. Cette image m'a marquée : j'attendais qu'un bras vienne me chercher.

SA VOCATION D'ACTRICE

Lorsque j'étais en classe de quatrième, j'ai récité le poème *La Ballade des pendus* de François Villon. Ma professeure de français, Monique Rivet, m'a dit que c'était formidable. Je me souviens m'être dit que je voulais être actrice. Je suis allée à son bureau une fois pour lui demander comment entrer au Conservatoire. Je crois qu'elle a eu un peu peur et m'a dit : « c'est très difficile ». Quelques années plus tard, lorsque j'ai vu mon nom sur la liste des élèves reçus au Conservatoire, c'est à elle que j'ai pensé. Comme si tout était lié.

DU THÉÂTRE AU CINÉMA

Le théâtre est ma première passion. Le scénariste Jean Gruault, est venu plusieurs fois au théâtre me voir et a parlé de moi à Alain Resnais. Lorsque Resnais m'a appelée pour me proposer de jouer dans *Mon oncle d'Amérique*, j'ai cru à une blague ! C'est un réalisateur que j'aimais, j'avais vu cinq fois son précédent film *Providence*.

LE PASSAGE DERRIÈRE LA CAMÉRA

Pendant le tournage avec Alain Resnais, je le regardais réaliser et je trouvais cela extraordinaire, j'étais aimantée par lui. Si j'avais été sa muse, peut-être que je n'aurais pas réalisé (rires) ! J'ai eu envie d'entrer dans un territoire neuf pour moi, c'était une autre porte que je voulais ouvrir, une autre manière de regarder les choses. C'est aussi pour cela que je n'ai jamais joué dans mes films.

LE TANDEM D'AUTEURS JACQUES FIESCHI/NICOLE GARCIA

Après avoir réalisé le court-métrage *15 août*, la rencontre avec le scénariste Jacques Fieschi a été déterminante. J'avais déjà une idée d'écriture, celle d'une actrice qui a la garde de ses enfants et qui les emmène à Vichy pour assurer un gala au Rotary Club. J'ai raconté cette histoire à Jacques Fieschi, et il m'a dit : « je ne connais rien aux enfants, ni aux météorites - le petit garçon est passionné d'astronomie -, mais allons-y ! » Cette histoire est devenue le scénario de mon premier long-métrage *Un week-end sur deux*. Depuis, on a fait neuf films avec Jacques. C'est lui qui tient la plume, c'est moi qui parle : on écrit ensemble.

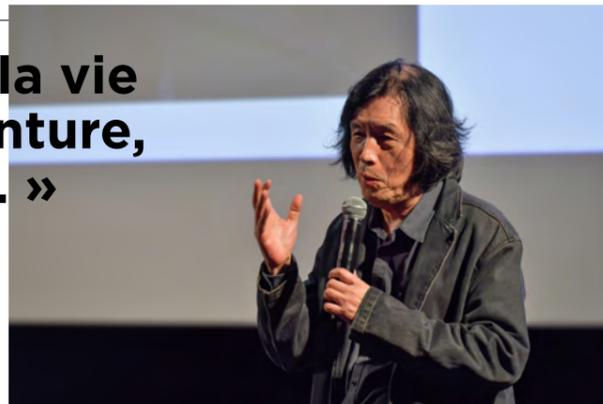
SES PERSONNAGES FÉMININS

Je raconte souvent l'histoire de femmes un peu borderline, que l'on espère voir aller mieux à la fin du film. Elles prennent des risques et voudraient aimer, être dans un chemin simple, mais c'est tout sauf simple. Il y a une solitude chez elles, elles sont vibrantes.

— Propos recueillis par Laura Lépine

CONVERSATION

« Pour moi la vie est une aventure, un voyage... »



Echange avec le sud-coréen **Lee Chang-dong**, le réalisateur d'un cinéma égalitaire.

SUR LA FAMILLE

Le sujet tourne toujours autour de la famille. Quand on parle de sa propre identité, on parle de cette idée si importante de famille. Que ce soit dans notre vie ou dans nos relations humaines, le point de départ est la famille et j'essaie de retranscrire cela de façon naturelle.

DES PERSONNAGES DE TOUS ÂGES

Peu importe l'âge, je pense que la nature humaine est pareille chez tout le monde. J'ai parfois été surpris de certaines réactions de spectateurs vis-à-vis de mes films. Pour *Burning* notamment : « comment, en tant qu'homme d'un certain âge, réussissez-vous à identifier les problèmes persistants de la jeunesse coréenne ? ». Je pense en tant qu'homme que l'on est tous au même niveau d'égalité, je côtoie les jeunes et je les comprends.

LA SOLITUDE

Mes personnages sont souvent en proie avec la solitude, sans que je le décide forcément. Peut-être parce que je suis moi-même très solitaire. Pour moi la vie est une aventure, un voyage dans lequel on essaie de chercher un sens. Que ce soit de manière volon-

taire ou pas. J'essaie toujours de montrer dans mes films que l'on peut se refléter dans des personnages qui sont peut-être des représentants de la vie de chacun.

DES PERSONNAGES D'ORIGINE MODESTE

On me dit parfois : « pourquoi ne montrer que des personnes en souffrance ? ». Croyez-le ou non, j'ai grandi dans un milieu très défavorisé, et je suis très habitué aux souffrances. Ma propre grande sœur est atteinte de la même maladie que mes personnages à mobilité réduite d'*Oasis*. Ce sont des personnes que je côtoie dans ma vie quotidienne.

PERSONNAGES EN PROIE À LA VIOLENCE

Je vous disais que mes personnages étaient toujours en quête de sens, mais ils mènent aussi un combat intérieur, soulèvent des questions de préjugés, d'injustice. Des problèmes liés à la violence d'une certaine façon. Cela existe partout dans le monde. C'est quelque chose de tellement ancré dans notre quotidien qu'on ne voit pas cette barbarie, mais elle est bien là. Je veux que les spectateurs ressentent ce que c'est que cette violence-là, qui n'est

pas forcément une violence directe.

PROJECTION

Parfois je tourne une image lambda et les spectateurs interprètent cette image de façon tellement différentes alors que je ne voulais pas forcément y donner un sens. En Corée du Sud, *Burning* a été interdit aux moins de 18 ans car l'on y voit un jeune en train de se masturber face à une tour, visible par la fenêtre. Les critiques ont dit que cela représentait le sexe masculin alors que je voulais juste montrer ce que l'on voyait à l'extérieur. Point.

LA CORÉE DU SUD

Quand vous regardez mes films sans informations préalables sur la société coréenne, c'est parfois difficile à comprendre mais je pense que tout ce qui est individuel peut représenter quelque chose de plus général. Même si vous ne connaissez pas la Corée du Sud, j'ai cette conviction que l'on peut partager des choses. Le média qu'est le cinéma est un art qui permet de vraiment comprendre qui sont les autres, on arrive à vivre une expérience inouïe en se mettant dans la peau de quelqu'un d'autre.

— Propos recueillis par Benoit Pavan

Le cinéaste que Tavernier a oublié d'interviewer

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

Anatole Litvak (1902-1974), le plus européen des cinéastes américains. Il faut dire que sa bio a suivi les tourments du siècle : juif né en Ukraine, il n'a cessé d'émigrer vers l'Ouest, travaillant en Allemagne, en France (*Mayerling*, qui lança la carrière de Danielle Darrieux) puis s'installant à Hollywood. Fin de carrière en Europe, où il signe des coproductions internationales de prestige (*Anastasia*, *La Nuit des Généraux*).

Son film au festival Lumière ?

Inédit en France, *The Long Night* (1947) est un remake extrêmement fidèle du *Jour se lève* de Marcel Carné. On ne touche pas aux chefs-d'œuvre : le film traîne donc une mauvaise réputation, en grande partie usurpée quand on le découvre enfin. Interprétation formidable : Henry Fonda reprenant avec toute son humanité le rôle de Jean Gabin, tandis que Vincent Price est méphitique à souhait dans le rôle tenu par Jules Berry. Litvak atténue la noirceur de Carné, montrant, et ça fait chaud au cœur, une foule solidaire du héros retranché dans son appartement...

Pourquoi le découvrir ?

Parce que sa période américaine est méconnue, avec des films comme *Nuits de bal*, *Raccrochez, c'est une erreur* et *Le Traître*. Bertrand Tavernier lui-même regrettait de n'avoir jamais interviewé Litvak alors que celui-ci avait passé les vingt dernières années de sa vie en France. À quand une rétro ? — A. F.

SÉANCE

The Long Night d'Anatole Litvak (1947, 1h41)
 > CINÉMA OPÉRA Mardi 18 octobre, 14h30



The Long Night, 1947

LA CITATION DU JOUR

On sait que le public aime toujours avoir une longueur d'avance sur l'histoire ; il aime avoir l'impression de savoir ce qui va se passer. On joue donc délibérément sur ce fait pour contrôler ses pensées. Plus on entre dans les détails du voyage de la fille, plus le public est absorbé par son vol. On envoie le spectateur dans une direction puis dans une autre ; on le tient aussi loin que possible de ce qui va réellement se passer. *Psychose* a une construction très intéressante et ce jeu avec le public était fascinant. Je dirigeais les spectateurs. On pourrait dire que je jouais avec eux, comme on joue de l'orgue.



Alfred Hitchcock,
(dans *Hitchcock/Truffaut*)

Fables d'un esprit libre

Deux films tournés à un demi siècle d'écart, le polonais **Jerzy Skolimowski** montre que sa vision du monde, inquiète et poétique, n'a pas changé.

UNE ODYSSEE

La Barrière raconte le parcours d'un étudiant au cœur d'un monde totalitaire qui le met au défi de vivre. *EO* est la tribulation d'un âne au cœur d'un monde hostile qui le met au défi de survivre. Skolimowski oppose le vivant au collectif quand ce collectif est asservi par un système toxique qui n'a pas de nom. L'âne et l'étudiant accomplissent des exploits physiques merveilleux, des échappées miraculeuses, des renaissances admirables.

EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR

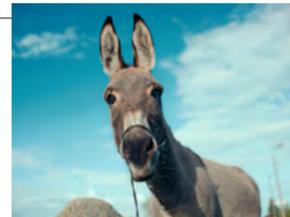
Tout entre l'âne et l'étudiant transpire la projection mentale. Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est le rêve ou/et le cauchemar ? En explorant sans jamais les délimiter les mondes urbains, forestiers, naturels qui accueillent les héros de *La Barrière* et de *EO*, Skolimowski montre l'importance de l'intériorité.

SANS MOT

Outre le traitement de la thématique universelle de l'oppression sur l'individu par la société, Skolimowski donne à ses deux films une strate supplémentaire pour une compréhension par le plus grand nombre, tout langages confondus. Aux dialogues, il privilégie les images spectaculairement libres. Ce retour au cinéma quasi muet livre deux œuvres à l'esprit commun de poésie violente et gracieuse. Le noir et blanc diffus et aveuglant de *La Barrière* trimballe la même force visuelle enveloppante que la couleur ultra chaude et prenante de *EO*.

Aller voir *La Barrière* puis *EO*, c'est constater l'évolution du monde face au chaos. Que s'est-il passé en cinquante-six ans ? Skolimowski, âgé de quatre-vingt-quatre ans, esprit toujours libre, répond à cette question grâce à son âne fantastique et à son étudiant des années 60 dans deux films imaginatifs et passionnants.

— Virginie Apiou



EO, 2022



La Barrière, 1966

SÉANCES

EO de Jerzy Skolimowski (2022, 1h27)

> COMOEDIA
Mardi 18 octobre, 19h

La Barrière de Jerzy Skolimowski (*Bariera*, 1966, 1h18)

> PATHÉ BELLECOUR
Mercredi 19 octobre, 17h

> LUMIÈRE TERREAUX
Jeudi 20 octobre, 11h

¡HOLA!

Les surprises du cinéma espagnol

Un western brutal, un film social muet :

Josetxo Cerdan, le directeur de la Filmoteca Española de Madrid revient à Lyon pour nous faire découvrir deux restaurations étonnantes

Plus de quarante ans séparent *Le Village maudit* (1930) et *Condenados a vivir* (1972), mais chacun illustre des facettes méconnues du cinéma espagnol. Qu'est-ce qui les rend si particuliers ?

Notre intention au sein de la filmoteca est d'étoffer l'histoire de notre cinématographie nationale, en donnant à connaître des œuvres qui disent sa grande diversité, quand elle reste fort mal connue. À la marge, l'idée est également d'attirer l'attention d'un public plus jeune avec des films qui par leur rareté, leur particularité, revêtent presque un caractère underground.

À l'avènement du parlant, *Le Village maudit* fut l'un des derniers films muets tournés en Espagne.

Oui, avec une particularité car nous avons découvert que le film, dont il n'existait qu'une copie nitrates, intégrait un certain nombre de scènes sonores que le réalisateur Florián Rey (1894-1962) était allé tourner en studio à Paris. Elles ont été perdues, malheureusement. En 1942, Florián Rey en tourne un remake, cette fois dans une version intégralement sonore, moins intéressante. C'est bien l'original que nous présentons ici qui est considéré comme une œuvre majeure, un film social dénonçant une société patriarcale et s'inquiétant de l'exode rural que connaît l'Espagne. Ce qui tend à la rapprocher de *Terre sans pain* de Luis Buñuel. Le public pourra être surpris.



La Plaisanterie, 1968

Un homme qui a fait six ans de service militaire à la suite d'une mauvaise blague croit pouvoir se venger des années plus tard. *La Plaisanterie* du tchèque Jaromil Jireš est une adaptation du roman du même nom de Milan Kundera. Réalisé en 1968, ce film est autant une farce absurde qu'un poème ironique. La douceur de la voix off, juste ce qu'il faut de désabusée, joue à merveille avec la déambulation du héros qui n'attend rien en apparence, mais n'est pas pour autant dépressif. Au

contraire, il surjoue le héros soviétique, se lave avec une vaillance qu'il sait ridicule, écoute les discours officiels autour de l'optimisme sagement assis parmi les autres. Mais son regard épouse évidemment celui du cinéaste et de Kundera sur la société de son pays, hybridée entre les processions communistes de bébés, présentés par des jeunes mamans comme les futures forces vives de la nation, et les morceaux de musique traditionnelle rappelant un folklore ancien tenace. Une

mélancolie masculine teintée de cruauté vient envelopper alors les personnages comme un résultat intime de la vie dans un système où tous sont surveillés. Et tout à coup, l'humour et son second degré font une halte provisoire, pour laisser le spectateur réfléchir à ces engagés dont on rase la tête comme une cérémonie triste sur un chant à cappella. Fluide, profond et divertissant car inattendu, *La Plaisanterie* est à découvrir absolument.

— V. A.

LE VILLAGE MAUDIT



Le Village maudit, 1930

Dans un bourg de Castille, à la fin des années 20, un paysan acculé à la ruine par des années de mauvaises récoltes voit sa femme lui échapper, attirée par une autre vie dans la ville toute proche de Ségovie... *Le Village maudit* est une œuvre à la beauté austère, riche notamment de séquences d'exode massif impressionnantes, où à dos d'âne tirant des charrettes, des familles entières fuient la misère et la faim. Un drame rural puissant où s'opposent la campagne et la ville, jeunes et vieux, l'honneur et la honte, hommes et femmes, ces dernières manifestant un besoin farouche de liberté, mal vécu alors par les gardiens de la « tradition ». Il préfigurait un changement sociétal qui dans la vie conduirait par exemple les Espagnoles à avoir le droit de vote, dès 1933. Les Françaises attendraient 1944. — C. G.

Il le sera aussi par la brutalité contenue dans ce western atypique qu'est *Condenados a vivir* !

Sans doute, comme nous en le découvrant, bien qu'il s'agisse de la version destinée au marché interne, expurgée de quelques scènes. En pleine vogue du western spaghetti, le film, dans la catégorie série B, avait recueilli un joli succès, surtout à l'international avec une version plus radicale encore. Avec ce film, Joaquín Romero Marchent (1921-2012) affirmait la vitalité du « chorizo western », tout en ayant su contourner la censure. L'air de rien, il s'inscrivait dans un mouvement de résistance underground au régime de Franco, à travers le cinéma. Un cinéma alternatif. Un acte de contre-culture.

— Propos recueillis par Carlos Gomez

SÉANCES

Le Village maudit de Florián Rey (*La aldea maldita*, 1930, 1h15)

> INSTITUT LUMIÈRE Mardi 18 octobre, 11h45

En ciné concert, accompagnement au piano par Didier Martel

Condenados a vivir de Joaquín Romero Marchent (1972, 1h27)

> INSTITUT LUMIÈRE Mercredi 19 octobre, 21h30

> LUMIÈRE TERREAUX Samedi 22 octobre, 21h30

COUP DE PROJECTEUR

La Plaisanterie

SÉANCE

La Plaisanterie de Jaromil Jireš (*Žert*, 1968, 1h21)

> UGC CONFLUENCE

Mardi 18 octobre, 14h30

QUIZ SCREAM

(1997) Wes Craven



En 1996, le cinéma d'horreur se réinvente avec une mise en abyme astucieuse et délicieusement terrifiante : c'est le point de départ de la saga *Scream*, cinq films qui cartonnent au box-office et s'amuse à faire peur. Mais vous souvenez-vous bien de l'original ? — par L. L.

1 Quel est le nom de l'héroïne traquée par le tueur ?

- A. Drew Barrymore
- B. Brenda Prescott
- C. Sydney Prescott

2 Que dit le tueur lorsqu'il appelle sa première victime au téléphone ?

- A. Non mais Allô quoi !
- B. Quel est ton film d'horreur préféré ?
- C. Bonjour, je suis Steven du service client Free. Je vous propose de faire le point sur votre abonnement.

3 Quel est le prénom de l'inspecteur de police interprété par David Arquette ?

- A. Dewey
- B. Derrick
- C. Davy

4 Quelle actrice de la série *Friends* prête ses traits au personnage de Gale Weathers, reporter de la chaîne de télévision « Top Story » ?

- A. Jennifer Aniston
- B. Courtney Cox
- C. Neve Campbell

5 Quel est le nom du lycée dans lequel les élèves sont scolarisés ?

- A. High School Musical
- B. Campbell High School
- C. Woodsboro High School

6 Quelles sont les trois règles pour survivre dans un film d'horreur selon le personnage de Randy ?

- A. Pas de sexe, pas d'alcool et pas de pop-corn
- B. Pas de boogie woogie, pas de téléphone et pas d'alcool
- C. Pas de sexe, pas d'alcool ou de drogue et ne jamais dire « je reviens » (parce que vous ne reviendrez jamais) !

7 Henry Winkler, l'inoubliable « Fonzie » de la série *Happy Days* campe l'un des personnages du premier volet de la saga *Scream*. Lequel ?

- A. Le proviseur du lycée
- B. Le chef de la police
- C. Le caméraman de la chaîne de télévision Top Story

SÉANCES

Scream de Wes Craven (1997, 1h52, int -12ans)

> **PATHÉ BELLECOUR**

Lundi 17 octobre, 20h

> **UGC CONFLUENCE**

Mardi 18 octobre, 21h30

> **CINÉMA OPÉRA J**

eudi 20 octobre, 22h

> **UGC CITÉ INTERNATIONALE**

Samedi 22 octobre, 20h30

SOLUTIONS : 1C - 2B - 3A - 4B - 5C - 6C - 7A

Ça se passe à



« Louis Malle a douze ans lorsque ses parents l'envoient dans un pensionnat situé près de Fontainebleau tenu par un prêtre qui sera arrêté, puis déporté pour avoir fait partie de la Résistance et avoir accepté d'accueillir trois jeunes enfants juifs. Ces derniers sont dénoncés et arrêtés le 15 janvier 1944. Louis Malle m'a reçu un jour à la brasserie de l'Alma, à Paris, où il venait de terminer un repas avec son père, pour me confier le scénario du film, que j'ai lu lors de mon trajet retour vers Grenoble. J'ai immédiatement été saisi par cette histoire. Je n'avais pas tellement de rapport avec l'église catholique et un ami m'a donc conseillé d'aller rencontrer un révérend très célèbre à Paris et qui avait été prisonnier à Mauthausen. Il m'a raconté sa propre déportation et cela m'a beaucoup éclairé pour interpréter mon personnage. »

Philippe Morier-Genoud présentant avec Irène Jacob *Au Revoir les enfants* (1988) de Louis Malle dans lequel il interprète le Père Jean.

LUMIÈRE



Alejandro González Iñárritu a présenté *Bardo, fausse chronique de quelques vérités*, visiblement très ému de montrer son film dans un lieu aussi symbolique que le Hangar du Premier-Film. Répondant ensuite aux questions des spectateurs, Iñárritu est revenu sur l'aspect particulièrement personnel de son film :

« La même histoire va prendre une tournure très différente selon le point de vue adopté. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la réalité d'une situation, mais la vérité qui se dessine à travers la superposition de ces points de vue. »

Le cinéaste a enchaîné la séance avec le dévoilement de la plaque à son nom. A minuit tous les spectateurs du film se sont déplacés pour l'accompagner. Parmi eux, de très nombreux Mexicains qui ont entouré le réalisateur en chantant Viva Mexico !

DOCUMENTAIRE

Gérard Philipe intime

Le titre est éloquent : ce documentaire sur Gérard Philipe (1922-1959), nourri des documents personnels fournis par sa famille – notamment de nombreuses photos prises par son épouse Anne, qui nous projettent dans leur intimité – remonte le temps. Les derniers mois du comédien, rongé par un cancer incurable, sont un point d'entrée pour retracer la carrière fulgurante de celui qui bouleversa le cinéma et le théâtre français de l'après-guerre. Est décrit avec justesse comment le jeune premier romantique, idole des spectatrices de l'époque, devenu star planétaire grâce au succès de *Fanfan la Tulipe*, s'inventa une carrière plus sérieuse, en accord avec ses engagements : c'est l'aventure du TNP de Jean Vilar, les créations bouillonnantes du festival d'Avignon naissant, *Le Cid* incarné des centaines de fois. Inspiré du récit biographique de Jérôme Garcin, ce film n'évite aucune zone d'ombre : par exemple, les rapports complexes que le comédien nourrissait envers son père, collaborateur notoire. Mais ce qu'il grave profondément dans la mémoire du spectateur, c'est le visage de l'acteur, ses traits fins, son sourire comme lassé parfois de son encombrante célébrité, sa douceur et sa beauté juvénile, le charme fou de celui qui ne se voyait pas vieillir, ce que le destin de toute façon lui interdit. Difficile de retenir son émotion. — A. F.



Monsieur Ripois, 1954

COUP DE PROJECTEUR

Monsieur Ripois

Immense star et jeune premier du cinéma français des années cinquante, Gérard Philipe ne cherchait pas spécialement à incarner les personnages romantiques au cinéma. C'est pourquoi il a enchaîné, mine de rien, des rôles particulièrement cyniques et désabusés notamment auprès d'héroïnes qu'il séduit inconséquemment dans *Les Grandes manœuvres*, *Pot-Bouille*, *Les Liaisons dangereuses*, et *Monsieur Ripois*. Ce film de René Clément, dialogué par Raymond Queneau, est l'un des meilleurs du genre, l'un des plus beaux portraits de petit aventurier qui sert autant des femmes qu'il doit, en retour, également finalement les servir. Gérard Philipe, tout à l'intelligence de son rôle, est extraordinaire de naturel dénué de scrupules et d'illusions. Trimbale à travers les rues de Londres dans des séquences splendides, quasi documentaires, il devient très surprenant et sublimement pathétique. René Clément joue avec le corps presque dégingandé et la voix suave et teintée de mélancolie de l'acteur, concentré sur son personnage qui au fond ne croit à rien, mais essaie tout. *Monsieur Ripois* pose alors cette question sans issue : que faire lorsqu'on n'est finalement jamais touché par l'amour ? Gérard Philipe trouve là l'un de ses rôles les plus conscients, passionnants jusqu'au bout, et les plus bouleversants par sa franchise sans gloire. — Virginie Apiou

SÉANCES

Monsieur Ripois de René Clément (1954, 1h44)

> **VILLA LUMIÈRE** Mardi 18 octobre, 16h30

> **PATHÉ BELLECOUR** Vendredi 21 octobre, 19h

SÉANCE

Gérard Philipe, le dernier hiver du Cid de Patrick Jeudy

(2022, 1h06, VFSTA)

> **INSTITUT LUMIÈRE**

Mardi 18 octobre, 16h15



Gérard Philipe, le dernier hiver du Cid, 2022

PORTRAIT

Un jour, une bénévoles

MURIEL DELOCHE



MA BIO EXPRESS : Avant de devenir bénévole au Festival Lumière en 2015, Muriel Deloche a été réceptionniste au Club Med, où elle rencontre la célèbre Ariane du Club Dorothée qui la convainc de s'installer à Paris. Elle découvre alors les coulisses de la télévision et joue régulièrement des petits rôles dans des sitcoms. Après un exil à San Diego, elle revient à Lyon et s'engage au sein de l'ONG Handicap International et de l'association Courir pour elles.

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Clint Eastwood, que j'adore aussi bien en tant que cinéaste qu'acteur. J'aime beaucoup les films de James Cameron, Christopher Nolan et de Quentin Tarantino.

MES ACTEURS PRÉFÉRÉS : Clint d'Eastwood évidemment. J'aime aussi beaucoup Roschdy Zem que j'ai eu la chance de voir jouer car j'avais fait la doublure lumière de Dominique Blanc dans le film *Stand-by* de Roch Stéphanik. Et puis je suis une fan de Jane Fonda, quelle actrice et quelle femme !

MON FILM DE CHEVET : *Out of Africa* de Sydney Pollack, pour tout : le casting, les paysages. Et j'adore aussi *Dirty Dancing*, c'est un film culte, je l'ai vu maintes et maintes fois !

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'aime avant tout rencontrer les gens : le public, les autres bénévoles et les professionnels du cinéma.

MES MISSIONS AU FESTIVAL : Je participe à l'accueil du public au Hangar de l'Institut Lumière, au Pathé Bellecour et à l'Auditorium... — Laura Lépine

DESSANGE
PARIS
PARTENAIRE OFFICIEL
Festival LUMIÈRE
15-23 octobre 2022 - Lyon, France

LYON 2^{ème} 25, rue Jarente - 04 78 42 99 11
LYON 2^{ème} 1, rue Grenette - 04 78 42 96 08
LYON 4^{ème} 90, Grande rue de la Croix Rousse - 04 78 28 10 10
LYON 6^{ème} 1, quai Général Sarrail - 04 78 24 47 13



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 4 750 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival